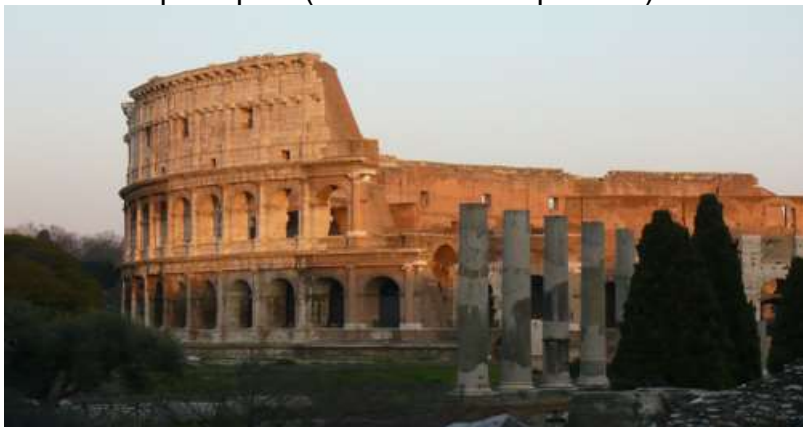


Table de ronde de l'Inspection général : "ROME : UNE VILLE DANS L'HISTOIRE (de l'Italie et du monde)" Modération : Olivier GRENOUILLEAU, Inspecteur général de l'Éducation nationale. Intervenants : Antonio Gonzales, Professeur à l'Université de Franche-Comté (Histoire antique), Jean-Claude Maire-Vigueur, Professeur à l'Université de Rome (Histoire médiévale et moderne), Cécile Troadec, Docteure, ancienne membre de l'École française de Rome (Histoire médiévale), Philippe Levillain, Professeur émérite de l'Université Paris X-Nanterre, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques (Histoire contemporaine).



Le Colisée (source <https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Colisée.JPG>)

Le programme résumait ainsi le sujet de la conférence : «Il s'agit, sur la longue durée, de l'Antiquité à nos jours, de réfléchir à l'évolution de la ville de Rome et à celle de sa place dans l'histoire de la péninsule italienne et du monde, en prenant en compte les diverses dimensions (politique, culturelle, architecturale...) de ce sujet, ainsi que la place et le rôle du Vatican.»

Lors de cette table ronde, les intervenants ont développé un plan thématique, en réalisant systématiquement des focales balayant les quatre périodes historiques.

### **Rome : un espace réduit qui aspire à l'universalité.**

Dans l'Antiquité, très tôt la ville est confrontée à l'extérieur par ses liens avec un cadre régional aux limites mouvantes : du Latium à la Méditerranée. La ville met en place une politique de conquêtes et de gestion de son empire, qui définit des rapport centre-périphéries. Chez les élites se pose, en conséquence, la question de la gestion ce territoire et de l'intégration des populations qui y vivent. Les paysages de la ville antique traduisent ainsi cette évolution de l'empire. Depuis les cabanes de bergers du Palatin jusqu'à la construction d'un espace monumental constitué de quartiers aux fonctions économiques et résidentielles, la ville devient une représentation (un modèle?) de cet empire. Parallèlement, dans l'ensemble de ce territoire se multiplient les construction de colonies (reproductions miniatures de la capitale), où l'espace grec fusionne avec l'espace urbain romain.

La Rome chrétienne s'appuie sur ce socle en introduisant des principes stoïciens pour se demander quelle serait la meilleur ville possible. Le christianisme se moule dans ce cadre, mais l'émergence de Constantinople (travaux à partir de 330) amène une dualité qui réduit le rôle de « modèle » de la ville Rome.

Réalisant un bond dans le temps, la période médiévale des 12eme au 15eme siècles, est passée au crible. A partir du 12eme siècle, Rome est un organisme communal comme de nombreuses villes italiennes. Sa population a drastiquement chuté depuis le premier siècle et compte au maximum 50 000 habitants, contre un million au premier siècle. Rome se banalise et connaît une décroissance économique. Néanmoins, la ville conserve une singularité en étant le siège de la Papauté, malgré le fait que les papes

résident souvent en dehors (en plus de la période avignonnaise de 1309 à 1418). L'autorité papale devient universelle dans l'Occident et les procès (notamment avec les royaumes) y sont jugés. Paradoxalement, au 12<sup>ème</sup> siècle, le Pape perd quasiment tout pouvoir politique dans Rome et ses alentours, car la ville devient une commune qui possède ses libertés, notamment de gestion. Est entériné, en conséquence, un découplage Papauté et ville de Rome.

Les 15<sup>ème</sup> et 16<sup>ème</sup> siècles : un «recouplage » papauté et Rome ?

Les papes, de retour d'Avignon, jusqu'en 1798 (Constitution de la République romaine «sœur») sont à la tête des États pontificaux et exercent un pouvoir temporel sur la ville. Les prérogatives de la commune sont progressivement transférées, au 15<sup>ème</sup> siècle, à la Chambre apostolique. Cependant, les papes sont absents à certaines périodes. La ville profite de cette présence avec les commandes artistiques et la croissance économique qui se traduit par une augmentation des importations, ainsi qu'une captation des flux migratoires et financiers. Rome devient une des premières places financières européennes.

Certaines caractéristiques de la Rome médiévale se maintiennent avec une concentration des populations au centre, l'absence de faubourgs et des espaces ruraux qui côtoient les espaces urbains au cœur de la ville. Durant cette période, les inégalités socio-économiques s'accroissent.

Rome aspire à devenir une «ville monde», bien qu'elle ne possède que 100 000 habitants au 17<sup>ème</sup> siècle. Cette prétention universelle se manifeste par l'introduction d'un nouveau calendrier (aspiration à diriger le temps), la collecte d'ouvrages venus du monde entier dans les bibliothèques, l'importation de plantes issues des quatre coins du Globe dans les jardins et l'affichage des cartes du monde au Vatican.

Le 19<sup>ème</sup> siècle marque une rupture, dans la mesure où la Papauté voit son influence et son pouvoir politique ne cesser de décroître.

La papauté est malmenée par Napoléon qui, suite à de nombreuses crises diplomatiques, fait transférer de force le souverain pontife en France (1812). Il est retenu captif au château de Fontainebleau.

Rome devient capitale de l'Italie unifiée en 1870 et l'événement est vécu comme une tragédie pour la Papauté qui se considère prisonnière dans son palais. Malgré de longues négociations du Pape avec diverses puissances européennes, ces dernières ne le soutiennent pas. Entre 1870 et 1914, Rome est transformée par l'unité italienne, avec la construction de monuments dont le palais de justice.

Les accords du Latran signés en 1929, qui consacrent la création du plus petit État au monde le Vatican, fondent l'idée que Rome est la «Cita sacra», une ville à protéger car appartenant au patrimoine mondial.

### **La Romanité romaine**

La deuxième question débattue fut celle de l'existence ou non d'une romanité chez les habitants de la ville ; et les intervenants de se demander ce que signifie être romain.

Entre les 1<sup>er</sup> et 3<sup>ème</sup> siècles, être citoyen romain c'est avoir une conscience d'une identité territoriale et de posséder des privilèges. Or, dans le contexte d'une création d'un empire se posent les questions de maintenir une citoyenneté limitée ou bien d'intégrer et de comment intégrer les populations conquises.

La citoyenneté romaine se diffuse progressivement aux élites, notamment avec l'«Édit» de Caracalla en 212, mais paradoxalement elle se dilue avec la construction d'une

romanité provinciale. Les élites sont d'abord des habitants de la ville, mais elles sont obligées de céder du terrain progressivement aux italiens puis aux provinciaux. De plus, les empereurs militent pour une intégration provinciale, en particulier Claude, né hors d'Italie. Il fait preuve de bienveillance vis à vis des Gaulois en étendant la citoyenneté à des cités et en obtenant du Sénat qu'ils puissent accéder aux magistratures (en 48).

Au Moyen-âge, entre les 12e et 14e siècles, existe une forte identité des habitants de la ville de Rome qui revendiquent l'héritage de l'Antiquité. Ils connaissent leur passé, notamment au travers des monuments qui étaient beaucoup mieux conservés qu'aujourd'hui, et veulent transmettre ce patrimoine. Les habitants n'occupent qu'un tiers de la surface de la ville antique (délimitée par les remparts d'Aurélien) et une loi de la commune de Rome protège les monuments en interdisant de retirer des pierres et des œuvres.

Politiquement, ce sentiment engendre des revendications à l'adresse du reste de l'Italie et de l'Empire germanique. Les romains réclament, par exemple, le droit de nommer l'empereur parce que ce dernier y est couronné et acclamé. Ces demandes n'aboutissent jamais car la puissance de Rome est insuffisante et que de nombreuses villes italiennes, qui ont héritage romain important (ex : Pise), lui contestent toute primauté.

La période moderne voit une distinction sociale naître dans la revendication de l'héritage antique.

Les familles nobles s'inventent des généalogies en lien avec les familles de la République, à l'image des Porcari qui affirment descendre des Porcia. Ils mettent en scène leur généalogie en installant des bustes de leurs «ancêtres» dans le jardin de leur palais et Stéfano Porcari n'hésite pas à circuler en toge.

Chez les classes populaires se diluent l'identité et l'héritage antique. Rome est devenue une ville cosmopolite et ouverte à l'intégration des étrangers, ainsi que la décrit Montaigne (*Journal de voyage*). Ces derniers sont attirés par la Curie et un marché du travail dynamique (chantiers de constructions et ateliers d'artistes et d'artisanat) alors que la ville se transforme sous les coups de burins et de marteaux des commandes papales.

Depuis le 19eme siècle l'image de Rome en Italie a connu une lente dépréciation malgré celle de «Dolce vita». Aujourd'hui la ville est perçue par les italiens comme une ville qui est «lente», «peu productive», «mondaine» et «administrative». A contrario, les Romains ont le sentiment d'appartenir à une histoire globale et universelle. La Romanité s'acquiert toujours et, à ce titre, existent des avantages fiscaux pour les habitants. Les connexions au monde sont intenses dans divers domaines : historiens et antiquaires se ruent toujours à Rome pour y chercher ou chiner et le tourisme de masse sature la ville. Néanmoins le poids politique demeure relativement faible, alors que les problèmes de gestion du quotidien se multiplient.

### **Rome : une «ville monde» ?**

Rebondissant sur la conclusion précédente les conférenciers s'interrogèrent sur la fabrication de cette image de «ville monde» vouée à diriger.

La construction est un processus de longue durée qui apparaît dès les premières formes de l'Annalistique romaine et dès la République (ex : chez Tite Live). Se développe un sentiment que la romanité est quelque chose d'extraordinaire qui exerce une fascination chez les Romains et les étrangers. A travers les jeux et les naumachies, se représente l'espace sur lequel règnent les romains. Ce monde est d'ailleurs matérialisé sur une carte de l'empire, affichée sur le forum par Agrippa, qui symbolise la domination. Elle s'accompagne, cependant, d'une nostalgie des «temps anciens» dans les textes des auteurs. Ce sentiment serait celui d'une perte de l'enfance et d'une virginité initiale.

La Rome médiévale souffre jusqu'à une quarantaine d'années de préjugés négatifs. Le Moyen-Age fut éludé par les dirigeants fascistes au profit de l'Antiquité, en raison du fait que les conquêtes représentaient un modèle pour un régime où la guerre est l'une des matrices.

Les architectes ont essayé de conserver ce qu'ils pouvaient du Moyen-Age «classique» mais les effets visibles sont limités. Aujourd'hui, on constate une revalorisation des éléments architecturaux médiévaux (principalement des églises, notamment paléochrétiennes des 4eme au 7eme siècles) mais auprès d'un public confidentiel.

Cette «négation de la Rome médiévale» s'inscrit dans un temps long, dans la mesure où les façades ont souvent été cachées derrière celles de la période baroque. Les Papes, à partir de la fin du 15eme, ont en effet une volonté de marquer la continuité avec l'Antiquité en effaçant les traces médiévales. Le percement des grandes voies du centre se calque ainsi sur les tracés antiques comme la «Via Giulia».

Cette politique de protection de l'Antiquité se manifeste par les premières fouilles archéologiques au 15e siècle, l'ouverture des musées du Capitole en 1471, ainsi que l'interdiction d'exporter ce patrimoine. Paradoxalement, cette même période voit la destruction du Colisée (dont les pierres sont utilisées pour de nouvelles constructions), ou bien le transfert des bronzes de l'intérieur du Panthéon qui sont fondus pour réaliser le baldaquin de Saint Pierre dans la nouvelle basilique du Vatican.

Aujourd'hui, la conscience d'une «ville monde» à la culture universelle est paradoxale. Rome demeure l'épicentre de l'Antiquité dans l'imaginaire international et la dépositaire d'une pléthore de sources archéologiques. Ces dernières ne cessent de s'accumuler, consécutivement aux découvertes sur les chantiers de construction de la nouvelle ligne de métro. Se pose donc la question du stockage et de la conservation de l'ensemble de ces découvertes. Du fait d'un tourisme de «foules» et du consumérisme qui en découle, Rome devient une ville «statique», «une ville qui n'arrête pas de mourir». Si la manne financière permet de restaurer les façades, la ville ne connaît plus de grands projets architecturaux. La romanité se diluerait et la cuisine deviendrait de la «bouffe» avec la multiplication des snacks.